La mutation infinie du sens

Juan-Manuel Garrido

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/375>

DOI : 10.4000/cps.375

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 119-125

ISBN : 978-2-86820-968-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Juan-Manuel Garrido, « La mutation infinie du sens », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 42 | 2017, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 08 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.375>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La mutation infinie du sens

Juan-Manuel Garrido

1. Dans les premières lignes d'*Être singulier pluriel*, J.-L. Nancy écrit : « On répète aujourd'hui que nous avons perdu le sens, que nous sommes en manque, et par conséquent en besoin et en attente de sens »¹. Au début de *Le sens du monde*, on peut lire : « Il y a peu de temps encore, on pouvait parler de "crise du sens" (ce fut une expression de Jan Patočka, et il est arrivé à Vaclav Havel de la reprendre) »².

La supposée crise du sens affecte notre capacité de produire des représentations généralisées de la vie individuelle et collective, représentations censées nous aider à comprendre notre présent historique et à déterminer l'action, la foi et la connaissance humaines en vue de la construction du futur. La crise du sens est une crise de l'humanité, de sa capacité à produire son avenir propre à partir de la production de son sens.

Cependant, on doit tout d'abord dire qu'une telle demande de sens constitue déjà, en elle-même, une source pour produire des représentations de ce genre ; en particulier, celle de l'humanité comme productrice de sens, du sens du monde et du sens de soi comme humanité. Quand on dit des phrases telles que celles-ci : « il faut conduire la pensée vers la quête d'un sens pour tous, un sens pour la vie », ou bien : « il faut construire des horizons nouveaux, des idées nouvelles pour les gens et le monde », on propose, en réalité, des lignes directrices assez concrètes à la philosophie et à l'action, à la science, à la technologie, à l'économie et à la politique. On présuppose ouvert un horizon de compréhension commun (disons : nous-mêmes ou l'humanité) ; on cherche à innover,

1 J.-L. NANCY, *Être singulier pluriel*, p. 19.

2 J.-L. NANCY, *Le Sens du monde*, p. 11.

à renouveler les possibilités de la vie humaine. On ne cherche pas à ne rien chercher, à s'exposer à l'inconnu. Au contraire on présuppose, comme étant acquis, la communauté humaine se reconnaissant dans l'appartenance à une tâche commune, celle de construire son sens propre. On présuppose la signification intersubjectivement valide des mots «devoir», «vie», «humanité» ou «futur». Ces mots fonctionnent comme la forme d'un contenu à construire, à déterminer. Ils possèdent le sens d'une tâche. La crise du sens pose les questions : «que faire?», «quel sens?», «quel futur?», «quelle humanité?», «quelle nature?», «quelle politique?», «quelle économie?», etc. ; mais elle ne met pas en question la provenance et les conditions de sens de ces questions elles-mêmes – à savoir, du sens comme horizon d'autoproduction. Elle ne met pas en question le sens du sens, elle ne fait pas la critique du sens.

2. La «crise du sens» ne fait rien d'autre que présenter, d'une part, l'auto-compréhension de l'humanité comme tâche de sens et, d'autre part, le mode d'être ou le sens du sens lui-même comme tâche. L'humanité saisie comme attente, demande, nécessité ou manque de sens (bref la crise du sens) exhibe, dénuide, exprime ou présente cette auto-compréhension. Qu'est-ce qu'elle comprend, l'humanité? Ceci, que le manque de sens propre est le contenu lui-même de son sens propre. Ou bien, que le sens du sens est tâche de sens. Sens signifie tâche. Sens est tâche de sens.

Appelons cette tâche de sens, qui correspond à un manque *a priori* de contenu, *la structure formelle du sens*, tout en gardant à l'esprit que peut-être il n'y a pas de structure du sens ou que la structure formelle du sens fournit le contenu essentiel du sens. Le défi principal d'une analyse du sens serait alors de clarifier cette structure formelle. Mon hypothèse est que ce sont au moins deux hypothèses qui guident en général le travail de Nancy quand il s'occupe de la question de la structure formelle du sens.

J'explique d'abord la première hypothèse. Les propos sur la crise du sens dénoncent ou se scandalisent devant une *mutation du sens* de l'humanité. Notre civilisation, pense-t-on, se trouverait dans un moment négatif ou transitionnel, celui d'avoir perdu le sens et d'être en attente d'un sens nouveau. Mais, en réalité – celle-ci serait la première hypothèse de Nancy –, il faut plutôt repérer une mutation de notre rapport au sens ou de notre compréhension du sens : *les propos concernant la crise du sens mettent à nue la structure formelle du sens*. En effet :

a) Les propos concernant la crise du sens possèdent au moins cette efficacité, propre à la structure formelle du sens, qu'ils nient l'état des choses ou le monde donné comme pouvant fournir du sens («on a perdu le sens»). Ils nient que le monde tel quel et que l'humanité telle quelle puissent offrir une image satisfaisante et désirable du monde et de l'avenir. Privés de contenu, à l'attente ou en demande de nouveaux contenus, les propos sur la crise du sens s'avèrent ainsi comme *détermination nihiliste* de la structure formelle du sens. Car la demande de sens peut éventuellement être remplie par... n'importe quel sens. Écrits il y a plus de 20 ans, ces mots prémonitoires de Jean-Luc Nancy sur les dangers sous-jacents aux propos concernant la perte du sens offrent un diagnostic assez exact :

« Il y a dans ce temps », écrit Nancy, « tous les risques de l'attente de sens, de la demande de sens (comme cette banderole à Berlin, sur un théâtre, en 1993, "*Wir brauchen Leitbilder*" : "nous avons besoin d'images directrices"), avec les pièges redoutables que peut tendre une telle demande (sécurité, identité, certitude, philosophie comme distributrice de valeurs, de visions du monde, et, pourquoi pas, de croyances ou de mythes) »³.

b) Quiconque déplore la perte de sens et revendique la nécessité de réinventer ou de retrouver le sens, présuppose que cette perte de sens et que la demande de sens *font sens*, pour lui et pour autrui. Le discours sur la perte de sens fait sens, participe d'un échange effectif de sens, d'une communication. Ainsi la « crise du sens » n'affecte pas, mais elle met en évidence, la structure par laquelle le sens fait sens. « Qu'il le sache ou non, [celui ou celle qui parle de la crise du sens] fait beaucoup plus et il fait tout autre chose : il met au jour ceci que "le sens", ainsi employé absolument, est devenu le nom dénudé de notre être-les-uns-avec-les-autres. Nous n'"avons" plus de sens parce que nous sommes nous-mêmes le sens, entièrement, sans réserve, infiniment, sans autre sens que "nous" »⁴.

Une fois la structure formelle du sens mise à nue, reste à en déterminer la logique. Voici la deuxième hypothèse, grâce à laquelle la pensée de Jean-Luc Nancy ne cessera jamais de faire sens : la mutation du sens qui met à nue la structure formelle du sens avère que cette

3 *Ibid.*, p. 2.

4 J.-L. NANCY, *Être singulier pluriel*, p. 19.

structure formelle est elle-même celle d'une mutation. C'est ce que je vais expliquer dans l'espace qui me reste.

3. Si l'attente du sens – le besoin, le désir de sens – *fait sens*, c'est que le sens du sens doit précéder et excéder le sens donné comme perte de sens et comme tâche de remplissement. Le besoin, le désir de sens *fait sens* par-delà le dit, par-delà ce qui peut être dit. Le sens précède et excède le vouloir-dire. Le besoin, le désir de sens est le vouloir du sens précédant et excédant le vouloir-dire, ou bien c'est par où le vouloir-dire fait sens avant de proprement dire ou de vouloir. L'attente du sens fait sens : donc le sens se fait, se produit, se transforme pendant qu'on l'attend. L'attente de sens fait déjà sens, un sens qui n'est pas seulement celui de l'attendu ni celui de l'attente en tant que tâche de sens. Ce point est décisif : *la structure formelle du sens est indépendante de la structure d'une tâche*. Autrement dit le sens n'est pas un *horizon*. La formalité du sens n'est pas horizontalité (attention, intentionnalité, Idée, etc.).

« Horizon » il y a lorsqu'il y a un multiple (un « contenu ») s'unifiant en vue d'une normativité idéale (une « forme »). L'horizon est totalité (idée, forme séparée) contenant (synthétisant) l'infinité posée par l'être fini demandant et attendant le sens. L'horizontalité est l'interprétation de la structure formelle du sens comme normativité pure. Cette interprétation néglige pourtant le fait que la demande, l'attente, le besoin ou le désir de sens font sens indépendamment du fait de se poser comme horizon. Or le sens fait sens comme mouvement pur, indéfini, indéterminé, an-horizonal, comme mutation disséminant le vouloir dire, précédant ou excédant toute normativité et idéalité du sens.

L'horizontalité comme *interprétation particulière* de la structure formelle du sens peut et doit être pensée elle-même comme *le résultat d'une mutation du sens*. Une mutation majeure, si l'on veut, voire fondatrice. À suivre un ancien motif de la *Krisis* de Husserl, répété et déplacé après coup par Derrida, cette horizontalité résulte de la mutation qui a produit la philosophie et la science occidentales : « le miracle grec », l'arrivée de l'Idée permettant la manipulation de l'infini par les moyens finis de la raison. C'est l'introduction dans l'histoire (humaine, finie) d'horizons infinis, ou d'horizons tout courts. Husserl écrit (et je vais traduire à dessein trois mots différents par « mutation ») :

« Avec le surgissement de la philosophie grecque et de sa première formulation, par une idéalisation correspondante (*in konsequenter*

Idealisierung), du nouveau sens de l'infini, s'est accompli, de ce point de vue, une mutation durable (*eine fortgehende Umwandlung*) qui emporta dans son terrain toutes les idées de la finitude et avec elles toute la culture spirituelle et son humanité. C'est pourquoi il y a pour nous européens beaucoup d'idées infinies (si on peut s'exprimer ainsi) en dehors de celles qui appartiennent à la sphère strictement philosophico-scientifique (tâches, objectifs, vérifications, vérités infinies, « vraies valeurs », « biens authentiques », normes « absolument » valides), mais qui doivent leur caractère d'infini à la mutation de l'humanité (*Umbildung des Menschentums*) grâce à la philosophie et ses idéités. La culture scientifique guidée par les idées de l'infini a impliqué (*bedeutet*) une révolution de toute la culture, une révolution de la façon même où l'humanité produit la culture. Elle a impliqué aussi une révolution de l'historicité, qui désormais est l'histoire de l'extinction (*Entwerden*) de l'humanité finie et sa mutation (*Werden*) en humanité des tâches infinies⁵.

Pour Husserl, tout comme, peut-être, pour Platon, le surgissement de la philosophie et de la science grecques est la mutation irréversible qui fait entrer l'Idée de ce qui ne mute plus, de ce dont l'histoire consiste dans son raffinement infini. Voudrait-on provoquer, voire tout simplement imaginer, une mutation, une révolution « radicale » qui nous libérerait de l'horizon inmuable du sens ? On ne trouverait alors que les ressources apportées par l'idéalité elle-même, qui sont les outils de toute pensée et de toute pratique signifiante radicale. Même l'exercice phénoménologique employé à imaginer des variations catastrophiques du monde – la fin de tout, y compris la fin du sens et de la possibilité de toute mutation dedans ou dehors le sens – s'avère contingent à l'égard de cette mutation majeure qu'aura été le surgissement de l'idéalité, qui restera non moins idéale et non moins infinie. Comme l'écrit Derrida, « l'hypothèse de la catastrophe mondiale pourrait même servir en ce sens de fiction révélatrice »⁶.

La découverte de la structure formelle du sens comme mutation (deuxième hypothèse) est loin d'être un retour au pré-fondateur, au pré-originaire, à l'en deçà de l'origine, ou, alternativement, un saut vers une nouvelle origine qui ne serait pas contaminée par l'infini de

5 E. HUSSERL, *Die Krisis des Europäischen Menschentums und die Philosophie*, p. 365.

6 J. DERRIDA, « Introduction », in : E. HUSSERL, *Origine de la géométrie*, p. 94-95.

la science (ou techno-science) et de la philosophie (l'idéalisme). Si mutation il y a, si mutation nous sommes en train de subir, elle ne peut venir que d'un approfondissement, d'une radicalisation de l'infini. Cette radicalisation consiste à sur-idéaliser l'infini, à l'in-définir, le libérant de son horizontalité.

L'in-finitisation de l'infini est ce qui, chez Nancy, ne cesse de se penser avec les concepts de communication, communauté, mondialisation, sens, etc. C'est le sens comme demande / désir / besoin / volonté de sens précédant et excédant l'horizontalité du sens, interrompant l'idéalisation du sens. « Vouloir » qui pousse et interrompt le « dire » dans le « vouloir-dire ». Je dirais que c'est la *faim du sens*, pour bien souligner qu'il s'agit d'une demande pure ou sans attente, sans attention. Sans idée, sans horizon, sans normativité.

4. Nous autres nous habitons, en effet, un monde où l'infini (le "mauvais" infini), l'indétermination, la potentialité de la croissance et de la destruction, de l'économie, du politique, du droit, de la guerre, de la jouissance, de la techno-science, de la bio-ingénierie, de l'informatique, etc., ne semblent plus contenus sous la forme déterminante et actuelle d'une horizontalité (du "bon" infini). C'est le monde d'une infinitisation sans tâche et sans horizon.

L'infini affranchi de l'Idée: a-t-on appris à penser cela, nous philosophes, nous penseurs? L'infini affranchi de l'Idée est non seulement l'infini affranchi de Dieu et de l'Humanité, de la Nature et de l'Histoire, de « la métaphysique de la présence », mais aussi l'infini affranchi de nous-mêmes et des questions sur nous-mêmes, bref de la philosophie. Notre mutation (à la différence de celle « de la science *et* de la philosophie » grecques) n'est peut-être plus aussi celle de la philosophie. Peut-être notre mutation est celle de l'extinction de la philosophie, si j'ose emprunter les mots que Husserl utilise pour décrire la mutation de l'humanité finie en humanité des tâches infinies. Mais l'extinction de la philosophie, elle mute en quoi?

« Je suis de plus en plus persuadé, explique J.-L. Nancy, que nous n'avons pas tiré les implications de ce que Heidegger a nommé « la fin de la philosophie » : la fin des images / conceptions du monde. À la fois nous avons compris que l'élaboration de systèmes métaphysiques ne peut jamais que refléter – et donc soutenir quelque temps – un certain état de la représentation et de l'activité de la part dominante de l'humanité, mais se heurte forcément à la transformation de

cet état et par conséquent à un défi renouvelé au sujet de ce qu'on nomme « la vérité ». Pour autant, nous ne savons pas ce que “penser” veut dire si ce n'est assigner le réel sous des significations, alors même que nous éprouvons leur labilité ou leur inconsistance»⁷.

Bibliographie

Les références des œuvres de Jean-Luc Nancy figurent dans la bibliographie liminaire du présent volume.

DERRIDA Jacques, « Introduction », in : E. HUSSERL, *Origine de la géométrie*, Paris : PUF, 1961.

GARRIDO Juan Manuel, « Phraser la mutation : entretien avec Jean-Luc Nancy », blog de *Médiapart*, 13 octobre 2015.

HUSSERL Edmund, *Die Krisis des Europäischen Menschentums und die Philosophie*, *Husserliana* Bd. VI – trad. fr. : *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris : Gallimard, 1976.

7 J.-M. GARRIDO, « Phraser la mutation : entretien avec Jean-Luc Nancy ».